

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°80 – avril-mai 2019

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

Novalis veut que sous l'eau diamantine des pierres précieuses d'un écrin se dérobent d'invisibles démons guettant de là le cœur des femmes : certains vers, certaines mélodies, ont pour les âmes poétiques des fascinations de ce genre ; il ne suffit pas de les retourner au soleil, d'en admirer les facettes et le miroitement, vous en voudriez l'emplette, la possession.

Henri Blaze de Bury  
*Les Femmes et la société au temps d'Auguste*, Paris, 1875.

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Taster B. Ryffel  
Schwitter AG 10275/10 EJI  
Galée No. 5933 ROMANTISME

### ROMANTISME

**D**e même que l'art gothique avait été marqué par l'entrée de la lumière dans les élans de l'architecture, de même le romantisme fut, en substance, le surgissement du monde intérieur dans les œuvres de l'art, dont la création jusque-là obéissait à des codes et à des canons. Désordre, inspiration, vie intérieure, quête de l'âme, aspect nocturne de la nature, recherche des lointains de l'espace et du temps, amour du merveilleux, du fantastique, du rêve sous toutes ses formes, foi souveraine en l'imagination – cette faculté royale qui est seule capable de retrouver par l'invention tout l'univers des réalités cachées, en deçà ou au-delà de ce qu'un monde trop immédiat appelle le réel – sentiment et pressentiment, religion et religiosité, mystique du mystère : il y a de tout cela dans le brassage immense et la ferveur de ce nouvel humanisme total qui, pendant près d'un siècle (de 1780 à 1850 si l'on s'en tient à l'à-peu-près des dates) s'est emparé des esprits ivres de liberté d'un bout à l'autre de l'Europe.

La musique, la peinture et les arts plastiques, le théâtre, les sciences, la philosophie : tous les secteurs de l'activité humaine seront touchés peu ou prou, bouleversés et refaçonnés dans l'enthousiasme ; comme sous la poussée d'un grand vent on voit la nature entière passer d'une saison à une autre. Il ne faut pas trop se fier aux manuels ni croire au seul romantisme sentimental qu'ils nous présentent : la saison qui s'épanouit en Allemagne notamment, en Angleterre aussi et en Russie, en Pologne, un peu partout plutôt qu'en France – cette saison dure encore et l'on peut dire que dans le monde d'aujourd'hui, dans notre humanité asservie par la technique et l'abstraction, le peu de chose qui s'offre encore, pour notre réconfort, à notre amour et à l'admiration nous vient de là. Le romantisme n'est pas une école au sens littéraire du mot, c'est un état d'esprit ; un héroïsme qui veut reloger l'homme dans l'univers et retrouver l'univers dans l'homme.

Mais, à la différence des mystiques anciennes auxquelles il pourrait faire songer parfois, le romantisme n'exige pas de l'individu qu'il s'efface au profit d'une vérité qui le dépasse. L'individuel, dans les nations comme dans les personnes, aura même été le but essentiel de sa recherche : le culte du génie propre ; et ce ne fut pas l'un des moindres objectifs de cet élan tout de jeunesse que la culture des nationalismes qui cherchaient à se soustraire enfin à l'emprise intellectuelle de la France. Peut-être même est-ce là ce qui a fait du romantisme allemand le plus ardent et le plus représentatif de tous. Mais si la gerbe de génies qui se sont succédé dans les pays du Nord pendant trois générations paraît aujourd'hui éclairer cette époque, il ne faut pas oublier que ces derniers y étaient isolés. La plupart moururent jeunes, épuisés ; d'autres devinrent fous. Ils allaient à l'extrême de leur risque, chercheurs, artistes, penseurs, écrivains ; mais le siècle qui les entourait était un siècle bourgeois, peu accessible encore aux grands bouleversements historiques, politiques et sociaux qui déjà l'agitaient.

### **L'exemple allemand**

Même outre-Rhin, où l'âme romantique brûlera pourtant de sa flamme la plus haute, des hommes comme Hoffmann et Jean-Paul sont encore peu lus, presque méconnus. Ce n'est guère que vers 1934, après plus d'un siècle de purgatoire, que des peintres comme O. Runge, C. D. Friedrich, C. G. Carus ou encore F. Richter, seront pris en considération et appréciés dans toute leur importance, affirmant définitivement l'originalité de la peinture de paysage romantique comme un ultime et religieux contact avec la nature.

A l'aurore du romantisme allemand, c'est-à-dire dans les dix dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, après Hölderlin (ami et condisciple de Hegel) qui restera quarante ans prisonnier de la folie, ce génie foudroyé qui fut l'un des plus puissants lyriques dont l'Occident puisse s'enorgueillir, apparaît Novalis, le chantre des *Hymnes à la nuit* qui mourut à vingt-neuf ans, laissant inachevé le roman même du romantisme, *Henri d'Ofterdingen* (qu'on ne peut séparer de la masse illuminée des *Fragments*). Autour de lui s'exaltent savants et audacieux, vouant les forces et les éclairs de leur jeunesse à la conquête d'un nouvel âge d'or : les frères Schlegel et Tieck – conteur mais aussi écrivain de théâtre aux trouvailles scéniques encore inégalées – qui « naturalisèrent » Shakespeare puis Calderón dans de splendides traductions, leur ami Schleiermacher (l'ardent théologien des *Discours sur la religion*), J. W. Ritter, le jeune et génial physicien<sup>1</sup> ; toute une pléiade de vifs esprits œuvre et repense le monde, à l'écoute des cours magistraux de philosophes qui ont le même âge qu'eux (Fichte, Schelling) ou de maîtres vénérés comme des mages, tel l'étonnant minéralogiste Werner. Un peu en marge de ce mouvement, un isolé, Jean-Paul Richter – un instant célèbre au point de n'être plus connu que sous son seul prénom – sera le romantique du roman, genre auquel son imagination débordante confère une saveur curieusement mêlée de poésie cosmique et d'humour. Les femmes enfin jouent dans le même sillage un grand rôle inspirateur et nourricier (Henriette Mendelssohn, Caroline et Dorothee Schlegel) en partageant la société de cette première et fulgurante explosion du génie romantique. C'est ce qu'on a appelé le romantisme d'Iéna (1790-1805).

La seconde génération romantique, dite de Heidelberg et de Berlin (1805-1825), s'illustre, après le charme conquérant de l'idéalisme magique, par l'idéal plus crispé du conte fantastique et des mondes parfois dangereux de l'imagination livrée à elle-même, miroir où viennent se refléter les choses de l'invisible. C'est Hoffmann, le « fantastiqueur » par excellence, passionné de Mozart, compositeur lui-même et chef d'orchestre, caricaturiste nerveux et conteur fabuleux. *Les Élixirs du diable*, son très impressionnant roman, « si l'on veut bien supporter ce que la vie du moine Médard a d'affreux, d'épouvantable, d'extravagant et de bouffon », comme il l'écrit lui-même, et sa *Princesse Brambilla*, cette fine fantaisie de féerie enchanteresse, révèlent un artiste visionnaire, doué d'une confondante faculté d'invention, jamais dépassée peut-être. C'est Arnim, l'inquiétant Berlinoise, dont les contes introduisent à un univers fascinant (*Isabelle d'Égypte, les Héritiers du majorat*) ; c'est

---

<sup>1</sup> [Cf. Lettre *Novalis*, n°26, avril-mai 2010].

encore le doux Brentano, un peu évanescent ; c'est enfin Kleist, le dramaturge génial de *Penthésilée*, du *Prince de Hombourg* et de *Katherine de Heilbronn*, père moins connu de nouvelles étranges et cruelles, ce Kleist qui se suicide à trente-quatre ans en compagnie d'Henriette Vogel sur les bords du Wannsee. Chamisso et son *Peter Schlemihl* qui conte l'histoire de l'homme qui a perdu son ombre, ainsi que La Motte-Fouqué avec sa délicieuse *Ondine*, tous deux issus de familles d'émigrés français, s'inscrivent aussi dans la lignée, de même que Contessa, ami d'Hoffmann et avec lui l'un des membres de la confrérie des Frères Sérapion, cercle d'esprits enthousiastes habitués des tavernes berlinoises qui demandaient au vin – liqueur romantique par excellence – un surcroît de poésie. Wackenroder, *le Moine amateur d'art*, qui fait la liaison avec la peinture, et l'auteur inconnu des *Veilles de nuit de Bonaventure* complètent les rangs de cette allée triomphale du merveilleux et du fantastique, assistée là encore par un cortège d'égéries inspirées, au premier rang desquelles Bettina Brentano et son amie Karoline von Günderode qui se jeta dans le Rhin à vingt-six ans par désespoir d'amour.

La troisième génération, plus ironique au théâtre avec Büchner (*Woyzeck*) et Grabbe (*Don Juan et Faust*), s'adonne à un art tout de discrétion avec Eichendorff (poète et conteur) et avec Mörike, deux lyriques secrets dont l'art doit plus au silence qu'aux larges évocations, ou s'exacerbe dans les mystérieux poèmes de l'Autrichien Lenau, ultime chantre du romantisme germanique, mort fou en 1850. Un dieu la domine mais c'est le dieu de la musique, cette musique qui est comme l'âme intemporelle du romantisme et qui trouvera dans le piano, inventé depuis vingt ans à peine, un instrument merveilleusement disposé à traduire toutes les fantasmagories du monde nocturne : c'est lui qui inspire le Beethoven des grandes sonates, le Schubert des lieder, et après eux Schumann, frère de rêve d'Hoffmann à qui il empruntera le titre de ses plus belles pages – les plus sombres (*Kreislariane, Nachtstücke*) – avant de s'abîmer lui aussi dans la folie.

## **Le romantisme sans frontières**

L'esprit latin devait se montrer assez peu perméable au génie profond du romantisme. La peinture et les gravures de Goya en Espagne, ténébreuses et cauchemardesques visions, font figure d'exception. En Italie, le mouvement sera surtout patriotique (noblesse pure des *Fiancés*, le beau roman de Manzoni, vie tragique et pessimisme de Leopardi).

En France, où le romantisme a été surtout le nom d'une école (si l'on excepte l'unique prodige d'*Aurélia* et des *Chimères* et, partant,

l'œuvre entière de Nerval que sa lucidité jusqu'aux replis de la folie, ou la folie jusqu'aux pointes extrêmes de la lucidité conduiront au suicide), Lamartine, Musset, Vigny, romantiques en titre, n'accèdent guère à l'univers magique de l'irrationnel, leur poésie conservant presque toujours ce ton d'humanisme que l'on retrouve en Allemagne chez Heine, autre « romantique défroqué ». C'est que l'école romantique française n'avait pas puisé aux mêmes sources que le mouvement né outre-Rhin : influencée par l'œuvre de Chateaubriand (dont la prose poétique constitue en France une nouveauté) mais aussi nourrie des idées démocratiques de Rousseau, elle aura une action politique (Lamartine, Hugo) au moins autant que littéraire. Si Hugo sait se montrer parfois visionnaire, c'est dans ses dessins fantastiques plutôt que dans ses poèmes. Car le romantisme français (Nerval et Berlioz exceptés) est moins poétique ou musical que visuel : scènes sanglantes évoquées par Gros, Géricault ou Delacroix, gravures quasi germaniques du mystérieux Bresdin<sup>2</sup>.



Réf : <http://expositions.bnf.fr/bresdin/expo/indexr.htm>

En Angleterre par contre, ténébreux, usant de souterrains, de vieux châteaux et de mystère, abusant de l'intrigue et de l'irrationnel finalement réintroduits de force et non sans artifice dans une « explication » rationnelle qui se voudrait rassurante, délirant, excessif, repoussant de tous côtés les bornes de la décence et du

---

<sup>2</sup> [Rodolphe Bresdin, graveur français (1822-1885). Une belle exposition de quelques-unes de ses œuvres a été réalisée sur le site *Gallica* de la BNF].

convenable, le romantisme avait commencé avec l'apparition du roman noir ou roman de terreur. L'histoire gothique du *Château d'Otrante* (1764) d'H. Walpole, inaugure la série. Viennent ensuite le curieux conte oriental de *Vathek*, d'abord écrit en français par son auteur, Beckford, puis les célèbres romans d'Ann Radcliffe (*les Mystères d'Udolphe*) qu'allait bientôt supplanter le fameux *Moine* de Lewis (1796), finalement dépassé encore par la corrosive histoire de *Melmoth ou l'Homme errant* de R. Maturin (1820). Cette littérature unique en son genre eut un effet profond sur les consciences et l'on peut dire que jusqu'au lyrisme anglais en fut imprégné, ce lyrisme d'un romantisme moins sombre, popularisé par les vers de Byron et de Shelley mais dont le plus noble, le plus sublime et le moins traduisible joyau demeure l'œuvre de Keats, qui mourut en 1821 à vingt-six ans, poète incompris et injustement rejeté par ses pairs. En peinture cependant, aux évocations peu rassurantes du Suisse Füssli, exilé sur les bords de la Tamise, répondent les visions du trop méconnu J. Martin<sup>3</sup>, tandis que Turner introduit la splendeur solaire dans ses paysages de rêve.

Dans le Nord, le romantisme allemand se transplante en Scandinavie avec A. Oehlenschläger, le Danois, et E. Tegnér, le Suédois du Wärrmland. En Pologne, où J. Potocki écrit en français cet étonnant roman fantastico-métaphysique qu'est le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, il sera celui de l'exil avec Mickiewicz et Chopin. Mais c'est en Russie, dans les ghettos de Podolie, que ce grand mouvement mystique était peut-être né à l'insu de tous aux premiers jours du XVIII<sup>e</sup> siècle avec Israël Baal Shem Tov, le fondateur du hassidisme qui rêvait de restaurer par la légende la foi vivante au sein du monde juif figé par le rabbinisme, et dont l'influence touchera jusqu'aux frontières allemandes : toutefois, le romantisme n'apparaît ici littéralement, et encore avec timidité, qu'avec Pouchkine et Lermontov, tous deux tués en duel en pleine jeunesse : c'est en fin de compte dans les romans inapaisés de Dostoïevski que le romantisme russe donnera sa pleine mesure, alors que le XIX<sup>e</sup> siècle touche déjà presque à son terme.

En Amérique enfin, à côté d'Edgar Poe, le fatal, de l'appliqué Hawthorne, c'est peut-être Melville avec son *Moby Dick* qui incarne au plus haut l'esprit de cet immense mouvement.

Cette multiplicité de tons, de formes, de symboles, d'élan ne doit pas faire oublier en effet la réelle et profonde unité qui préside par-delà les frontières au rassemblement de ce trésor unique : car, comme tous les moments vrais de l'esprit, le romantisme est universel et reste vivant à travers tous les temps.

---

<sup>3</sup> [Le peintre anglais John Martin, 1789-1854].

# Cette galée a été lue par:



LA WARTBURG

PAR LA COMTESSE IDA DE HAHN-HAHN

## 13. *La tentation*

La tempête s'éveille avec d'horribles mugissements ; les hiboux, poussant des cris lugubres, voltigent autour de la tour. Un horrible ouragan commence ; il brise en éclats les arbres de la forêt.

Pas une étoile ne brille au ciel, l'obscurité entoure le monde comme un tombeau. Et les éclairs se croisent, comme par ironie, avec des éclairs ennemis ; on dirait une orgie de l'enfer.

Mais Henri est toujours silencieux, il ne sent pas la tempête ni la révolte des éléments. L'œil étranger le prendrait pour un homme enchanté par un pouvoir magique, pour une statue inanimée, si ce n'étaient les battements de son cœur.

« Ah ! l'insolent ! – Le fou veut me mépriser ? – Quels éclairs ! – Oh ! je sens ma fureur s'allumer à leur éclat et ma haine monter jusque la rage ! – Bien, terrible nature ! – Dans tes horreurs, je te reconnais, je t'entends. Tu donnes une voix à mon âme, une expression à mes pensées.

« Tonnerre, je comprends ton fracas. Oh ! puisses-tu réduire en poudre mon ennemi, comme un rocher foudroyé ! Dites-moi, éléments, dites-moi si quelque génie a osé vous faire ce qu'un homme m'a fait ? –



« Voulez-vous, par cette furieuse tempête, vous venger d'une insulte, anéantir l'insensé qui a osé secouer votre trône ? – Ou bien, hélas ! prenez-vous seulement pitié de mon outrage ? Alors donnez-moi, avec mille bras, mille instruments de vengeance. –

« Quoi ! Il veut, l'insolent, me refuser une fleur qui ne fleurit que pour moi ! – Mais empêchera-t-il le soleil d'être brûlant en été ? – Empêchera-t-il la rosée de mai de se jouer sur la prairie ? – Empêchera-t-il le voyageur sans abri de se rafraîchir à l'ombre du chêne ? –

« Allons donc ! – Libres comme le soleil, comme la rosée, comme l'arbre, les suprêmes délices de l'amour enlèvent l'âme au-dessus du monde entier. O Brunehild, ma douce amie, sois-moi seulement toujours favorable ! – Je te salue comme ma fiancée. L'amour n'est ni un affront ni un crime.

« Demain, demain ! – je dois vaincre d'abord dans le combat du chant ; puis le terrasser les armes à la main, lui qui sait si bien blesser l'honneur. Alors, couronné de gloire, je te demanderai en mariage, ma chérie, et il m'accordera ta main ! – Ciel et enfer, sauvez-moi. »

Un éclair illumine la forêt, l'œil est presque ébloui de son éclat. Le plus beau des chênes est frappé par la foudre ; et élève vers le ciel ses branches en feu.

Entouré de flammes dévorantes, il ressemble à un serpent dardant sa langue avide de sang. Il lutte contre les flammes, contre la tempête, avec énergie, puis il tombe ; – la vengeance est satisfaite.

« Ainsi soit-il ! » – s'écrie Ofterdingen au milieu de la nuit orageuse. – « Ne vous entendais-je pas, chevalier, marier votre voix à celle de la tempête ? – Il me semblait l'ouïr surmonter le fracas de l'orage, elle retentissait en accents pleins d'une énergique fureur, comme si elle se raillait d'un monde. » –

« Mais non, Klingsor, mon digne maître ; seulement un homme m'a outragé et il me semble que je dois appeler les puissances invisibles pour aider à ma vengeance. » – « Cher enfant, la meilleure vengeance est celle qui vit dans le cœur, qui veille sans cesse ; puis continue tranquillement son chemin. »

– « Bien ! » – Je n'ai pas besoin des éléments, je n'ai pas besoin du secours des puissances invisibles ; mes mains sont assez fortes pour me venger. Je vaincrai bien une fois par mon propre mérite ; car, par le diable ! – la haine vient de faire grandir mes talents et les a trempés – comme l'acier,

« Qui ne fond pas au feu, mais rougit et devient plus dur, plus acéré, comme le phénix nouvellement né sort de l'épreuve du bûcher. » – « Pas tant d'audace et plus de prudence ! – Wolfram est un brave guerrier. N'oubliez pas qu'il est au moins votre égal ;

« Que plus tranquille et moins agité, il s'avancera contre vous avec circonspection ; qu'il est habile dans toutes espèces d'armes. » – « Mort et enfer, je veux le vaincre à la lutte du chant, au combat ; il faut que je le voie couché à mes pieds, désarmé, attendant la mort,

Comme un esclave devant son vainqueur, comme un chien devant son maître, – et je ne le traiterai pas avec plus de ménagements – je le jure ! » –

« Oui, je le conçois ; mais il faut d'abord le tenir sous votre pied. Mais la colère vous égare. – La cruauté fait du bien ! »

– « Ah ! il le faut, il faut absolument qu'il meure de ma main cet orgueilleux Eschilbach ! – Mon âme est acharnée à sa perte ! Comment ! L'insensé ose me mépriser, moi qui suis aimé par cet ange ! – Oh ! mes yeux ; vous le verrez me la donner ;

Mon oreille, tu l'entendras à son dernier soupir me rendre l'honneur qu'il m'a enlevé dans son insolence. » – « Bien, très bien. Vous agirez sagement si vous pouvez vous venger ainsi. Mais, dites-moi, ne sortiriez-vous pas de l'ornière pour assurer votre vengeance ? »

– « Si tu ne sais, comme un misérable docteur, que me prêcher la résignation et la patience, tu peux t'éloigner à l'instant. Quand les flammes montent jusqu'au ciel, une goutte d'eau ne peut les éteindre ; il faut la mer pour cela ; un torrent même serait impuissant contre elles. » –

« Je pourrais assurément vous proposer maintes choses pour vous tirer de peine. Asseyez-vous sur ce tronc d'arbre creux et noirci, avant que le jour commence à paraître. Je vous donnerai la victoire, je suis maître dans cet art ; mais, pour cela, donnez-moi un souffle, une vapeur. » –

« Parle d'une manière compréhensible ; pas de mots couverts, si tu veux que je t'entende. Penché sur le bord de la tombe, je ferai à mon sauveur les plus riches dons. » – « Ce n'est pas cela. Je me soucie peu des trésors, car je suis le gardien de tous les trésors du monde.

« J'ai grand plaisir, quand je les sème autour de moi, à voir tous les hommes accourir haletants, pleins de perplexité et d'envie. Avec quelle ardeur ils se précipitent dessus ! Comme ils tremblent pour un peu de poussière blanche ! On dirait des dragons qui ont flairé une proie, des loups partant pour une expédition.

« Non, enfant, ce que je te demande, ce n'est comme je te l'ai dit, qu'un souffle qu'on ne peut saisir, qu'on ne peut embrasser, qui ne sert de rien ; qui souffle invisible, impondérable, qu'on ne peut acquérir par aucune fatigue, et qui est destiné à voltiger, errant par le monde, dès que l'homme a rendu le dernier soupir.

« Qu'il devienne la proie des éléments, qu'il serve à la reproduction d'un autre épi, c'est tout un. – Je voudrais avoir ton âme. – Dis-moi, après ta mort, te soucieras-tu beaucoup de ton âme, comme de ton bien le plus précieux, si tu portes ton injure gravée sur ton front toute ta vie ? » –

« Injure, oui, injure ! – Avec ce mot tu me fermes les portes du ciel, tu m'ouvres celles de l'enfer. Dois-je rester ou te suivre ? » –  
« Ne te laisse pas troubler par des contes de bonnes femmes, puisque aussi bien tu ne sais plus ce qu'est ton âme

« Que ce que sont ces vents qui viennent tantôt te rafraîchir de leur souffle léger, tantôt rugir autour de toi les accents de la tempête, qui sont tantôt caressants, tantôt furieux, qui voguent dans l'éther comme sur une mer invisible, aujourd'hui vont, demain viennent, personne ne sait où ni d'où.

« Si elle t'a rendu de bons services durant toute la vie, ne t'inquiète pas de ce qu'elle deviendra dans l'avenir. Sais-tu si elle se trouvera plus mal dans mon immense empire qu'au milieu de cette froide splendeur que vous appelez le paradis ? –

« Là ce sont des lamentations éternelles modulées en de dévots cantiques ; chez moi, on n'écoute que cris d'allégresse comme tu n'en as jamais encore entendu. Nous n'avons à gémir sur aucun péché, nous n'avons à nous plaindre d'aucune de ces douleurs qui poursuive l'homme sur la terre.

« Le péché, enfant, c'est la vie ! – Qui ne pêche pas n'existe point ! Et on peut lever la pierre, prononcer cruellement un jugement sévère, si – quand tous les fruits ont mûri sur l'arbre de la vie, – l'homme veut les cueillir pour en embellir le temps et l'espace.

« Non, te dis-je. Il peut jouir joyeusement de ce que la terre lui offre, et jamais le repentir ne sortira pour lui de cette magnifique variété de plaisirs. Sans repentir, il n'est pas de douleurs, voilà ma théorie. Si on peut les chasser en menant joyeuse vie, qu'on s'en moque.

« Aussi vois-je avec plaisir un homme aimer l'existence ; aussi ne vois-je pour lui aucune souffrance, s'il a toutes ses facultés. Voilà pourquoi, dans mon empire, on me fait que jouir. –

« Non, oh ! non. – Tu veux me tromper. Ne me demande pas d'ajouter foi à tes mensonges. Car pour toujours est banni des joies de l'éternité celui qui se dévoue à ton service. » –

« Comme tu voudras. – Mais encore une question ? – Seras-tu à la fin de tes jours un homme moins grand, un poète moins célèbre ? Tes chants plairont-ils moins aux siècles à venir, si, au lieu de l'éclat du ciel, ton âme voit les lueurs de l'enfer ? –

« Ou bien si, au lieu de la gloire, – l'opprobre couvre ton nom, si ce nom vole, chargé de mépris, dans mille pays lointains, – sera-

ce une consolation pour toi que ta pauvre âme soit glorifiée et honorée, qu'elle soit même entourée de l'éclat qui environne les saints ? » –

« Non, je ne veux pas être vaincu. Satan ! Satan ! tu as raison ! – Que je triomphe, et je suis à toi !!! » – « Marché conclu. Il périra ! mais évite seulement de prononcer le nom de Dieu ; il détruirait ma puissance.

« Maintenant, suis-moi ; j'ai encore des conseils à te donner. L'aurore éclaire les créneaux et le coq a déjà chanté. » – L'âme d'Ofterdingen tremble comme sous le poids d'un trop lourd fardeau ; il hésite encore... mais le démon l'entraîne.

#### 14. *Le défi.*

Jamais, après une nuit d'orage, le matin n'a souri avec plus de charmes, et jamais personne n'a accusé, comme Henri, la lenteur des heures.

Brunchild attend, absorbée dans une ardente prière ; elle invoque la douce vierge, la reine du ciel, au pied du trône de laquelle des anges aux ailes d'or portent ses plaintes innocentes.

Et lorsque la cour s'est réunie autour des maîtres (la messe était finie ; il avait attendu impatiemment ce moment), Henri sort du cercle brillant, s'approche du landgrave et dit :

« Le sire Wolfram d'Eschilbach a attaqué mon honneur, le plus saint de mes biens ; je le défie à un combat à mort ; – je répète que je le défie à combat à mort.

« Et puisque la lutte de hier n'a pas décidé entre nous, et puisque nous sommes déterminés à lutter de nouveau par nos chants, que le bourreau soit placé entre nous deux ; – je le répète, qu'il soit placé avec son glaive entre nous deux.

« Et celui qui ceindra son front de la couronne, qu'on lui présente la tête sanglante du vaincu ; car l'un des deux doit mourir d'une mort infâme ; – je le défie à un combat à mort. »

Wolfram d'Eschilbach sort du cercle : « Je maintiens ce que j'ai dit, et je sais que mon bon droit me fera sortir vainqueur de la lutte. Qu'on nous accorde donc le combat à outrance. »

« Messires, dit le landgrave, d'où vous vient cette haine, qu'une horrible vengeance puisse seule apaiser votre fureur ? – Jamais je n'ai vu de choses si étranges ! – oh ! combattez avec le glaive ; écoutez ma prière ! » –

« Il m'a provoqué, je réponds. Le choix des armes appartient à lui seul. – A-t-il raison, je dois mourir déshonoré ; si le droit me reste, qu'il meure avec infamie ! »

« Par pitié, dit en tremblant la comtesse ; messire Henri

comment pouvez-vous être si altéré de vengeance ? – Comment pourra ma main tremblante poser la couronne au front du féroce vainqueur souillé de sang ?

Que je regretterais ces luttes, si l'un de vous devait y trouver la mort ! – Pourquoi le matin serein et rosé recèle-t-il dans son sein de terribles tempêtes ? –

« Chevaliers, renoncez, croyez-moi, renoncez à ce combat. Oh ! ne vous jetez pas ainsi de gaieté de cœur dans la tombe. Oh ! accordez-vous réciproquement une vie qu'attendent encore des plaisirs. » – Sa voix se perdit dans les sanglots.

« Comtesse, vous êtes un ange de miséricorde ; mais le sang seul lave une injure, et bientôt on saura qui est le vaincu. La lune ne sourira qu'à l'un des deux. » –

« Je ne suis pas disposée à être témoin de ces horreurs, et j'espère que les dames suivront mon exemple. Oh ! malheur à vous, messires. Qui a pu vous rendre assez insensé pour violer ainsi les lois de l'humanité ? » –

*À suivre*



*A la Wartburg, photo : Jean Moncelon.*

# LE ROMANTISME ALLEMAND D'APRÈS GUERRE

## dans l'œuvre de LEOPOLD ZIEGLER

---

### II. – L'actualité du romantisme allemand

**D**ans un essai du temps de guerre qui s'intitule *L'Homme allemand* et qui, largement développé plus tard, tient une grande place dans son *Saint Empire des Allemands*, M. Ziegler expose que les êtres vivants se montrent capables de deux sortes d'adaptation : les uns possèdent une facilité d'adaptation parfaite au milieu qui leur est donné par les circonstances ; d'autres manifestent des dons qui leur permettent d'habiter, de façon également parfaite, des milieux tout à fait divers ; par exemple, les plantes et les animaux amphibies. A cette dernière catégorie appartienne aussi tous les organismes qui subissent des métamorphoses : un insecte qui fut auparavant larve, puis nymphe, possède une science du monde plus diverse et plus riche qu'un colimaçon. Nous allons voir que ces différences se retrouvent dans les races humaines.

#### 1. – *Classiques et romantiques*

Quelques-unes de ces races, en effet, sont disposées pour l'adaptation à un seul milieu ; d'autres se montrent capables de réaliser des adaptations successives à des milieux divers. Les premières varient pour s'adapter à leur milieu ; les autres varient, au besoin, leur milieu lui-même afin de l'adapter à leurs besoins et à leurs goûts. Les premières parviennent à une très enviable harmonie avec les données de leur climat, de leur flore et de leur faune. Tels les peuples primitifs, le plus souvent, et par là s'expliqueraient les légendes de l'âge d'or. – Ceci n'est pas mon avis : les légendes viennent, je crois, de l'inadaptabilité de la vieillesse, du *laudator temporis acti* qui incite ses descendants à voir de plus en plus beau le passé à mesure qu'ils remontent par l'imagination le cours des âges. – En revanche, l'adaptation de ces races fixées ne peut plus se faire ailleurs ; et il en est ainsi de certains peuples de l'antiquité non européenne dont la durée inouïe nous surprend, Chinois ou Hindous. Enfin, tel serait, à un moindre degré toutefois, le caractère des peuples de l'Ouest européen, des participants de l'« Entente », Angleterre, France, Italie, que M. Ziegler juge adaptés à leur milieu bien plus étroitement que ceux de l'Europe centrale ou orientale.

Ces peuples possèdent un *style*, une physionomie, des caractères de race très marqués et, *dans les limites de leur sphère d'action tout au moins*, ils se meuvent avec une étonnante sûreté ; leur milieu les oriente comme un champ de force électromagnétique aimante les objets métalliques situés dans son domaine, et ils ne sauraient effacer de leur peau ou de leurs cheveux le halo ou l'*aura* que cette électricité ambiante y a développés. A leurs yeux, le monde de leur expérience et de leurs préférences est le Monde en soi. « *Mon milieu est le monde !* », telle est leur devise. C'est là ce qui fait la nuance franche de leur *classique* aux yeux de notre penseur.

Or, le destin de *l'Homme allemand*, dans toute sa dureté et sa cruauté (mais aussi dans toute sa grandeur, comme nous allons le voir), c'est précisément de n'être point tel. Il ne possède pas un milieu auquel il se sente harmonieusement adapté. A aucun moment de leur histoire, plus que millénaire aujourd'hui, les Allemands n'auraient pris leur part du profond bonheur qu'apporte cette délimitation volontaire, ni possédé cette ambiance d'air facilement respirable qui, comme leur élément vital, les entourerait de bien-être en les flattant de son souffle ami. Si du moins leurs ancêtres ont connu quelque chose de ce genre, une telle période de leur existence raciale se perd dans la nuit du passé. Aussi loin que remontent leurs traditions ou légendes, ils appartiennent de façon terrifiante à ce type tout *romantique* : celui d'un peuple qui, sous l'influence des fréquentes variations de son milieu, ne cherche point tant à varier lui-même qu'à faire varier activement le milieu dans lequel il se développe. Leurs pères ont franchi le seuil de l'histoire à titre de *voyageurs* colonisant d'abord l'Europe septentrionale, puis l'*Imperium*, avec une courte interruption peut-être, pour le temps de la Germanie tacitéenne. Et toujours, l'Allemand a pratiqué depuis lors, la migration dans le domaine de l'esprit ; il change sans cesse de cadre spirituel, aspirant à trouver enfin celui qui sera convenable à sa nature. Cette conception de l'Allemand comme un voyageur typique, comme une sorte de Juif errant de la pensée, tient une grande place dans l'œuvre de M. Ziegler. Elle aurait fort étonné, remarquons-le, nos romantiques de 1800 ou de 1830, si fort admirateurs de l'Allemagne tranquille, paisible, adaptée au suprême degré qu'ils contemplaient au delà du Rhin. Quoi qu'il en soit, ce trait d'inquiétude essentielle ferait de l'Allemand un romantique né, par opposition aux classiques de l'Europe occidentale.

Mais un romantique classique cependant, car, dans un pareil romantisme, M. Ziegler voit le plus fécond des classicismes. Quoiqu'il fasse allusion en passant au classique augustien de la Rome antique, au classique élizabéthéen [*sic*] de l'Angleterre et à notre classique Louis-quatorzien, il n'admet que trois constructions

vraiment classiques dans l'histoire du monde : la chinoise, la grecque et l'allemande (de 1750 à 1850). Tout cela ne laisse pas de créer quelque confusion dans l'esprit de ses lecteurs. A ses yeux, un classique allemand est un romantique, le plus souvent très fougueux et tout à fait déchaîné. C'est du moins ce que nous affirme son *Saint Empire* (I, 321 et suiv.). Il a existé, dit-il, en deçà du classique de Rome, un classique autochtone allemand. Une corrélation avec les tendances de la race, c'est le classique d'une subjectivité, d'une sentimentalité dominantes, un classique d'*élans désordonnés et de réactions épuisantes*. Rien de plus instructif, insiste-t-il, que de voir ce classique occupé sans cesse à revendiquer quelque droit du *sentiment*, blessé ou froissé par une exigence quelconque de la société : par exemple, dans Goethe, *Werther*, le premier *Faust*, *Clavigo*, *Stella*.

On reconnaîtra par le choix de ces exemples, combien il est difficile de s'entendre sur ces subtiles notions de classique et de romantique au moyen desquelles notre temps marque ses tendances expérimentales et rationnelles d'une part, mystiques et affectives d'autre part. A mes yeux, le *Sturm und Drang* auquel se rattachent plus ou moins ces diverses œuvres de la jeunesse de Goethe est un élan fougueux de romantisme, et l'histoire littéraire allemande accepte le plus souvent d'y voir, en effet, une première forme du romantisme qui prit officiellement ce nom quelque trente ans plus tard. Goethe, bien que fort assagi de bonne heure par ses fonctions de ministre dirigeant d'un petit prince souverain et par l'influence aristocratique de Charlotte de Stein, est même resté, sa vie durant, à mes yeux, un demi-romantique, un classique-romantique, pour user de l'épithète composite et peu créatrice de clarté que l'on voit M. Ziegler utiliser constamment au cours de ses déductions ingénieuses. Certes, j'estime fort permis d'admettre que la synthèse goethéenne du classique et du romantique est plus conforme à la nature des faits, plus profitable à la vie que la conception classique pure (celle de l'*Aufklärung* selon moi), bien qu'elle recèle de graves dangers. Il me paraîtrait hasardeux, en tous cas, de la proclamer classique sans mélange.

M. Ziegler montre d'ailleurs parfois nettement le sentiment de cette nuance. Depuis cent cinquante ans, poursuit-il, presque tous les classiques allemands, au moins lors de leurs débuts, ont été les plus dangereux révoltés, émeutiers, incendiaires. Nulle part, exceptée chez les Russes, on ne trouverait un peuple dont les classiques aient été de plus dangereux rebelles et boutefeux. Il arrive pourtant que ce classique tout « subjectif » se subordonne pour un instant au classique objectif de l'antiquité romaine. Alors le *classique-romantique* se métamorphose en *classique-classique* ; ce qui advint chez Goethe après son voyage italien. Ce dernier classique a pour spécialité



*de dresser les passions déchaînées par le premier.* Je ferai remarquer qu'un classique qui déchaîne les passions est assez éloigné de ce que nous regardons comme tel en France. On ne saurait dire plus clairement que l'Allemagne appelle classiques certains artistes et des penseurs grands, depuis cent cinquante ans, en pleine période naturaliste et rousseauiste de la pensée européenne ; c'est-à-dire des romantiques très fougueux tout d'abord en effet, puis plus ou moins assagis avec l'âge par la pratique des hommes et le spectacle de la vie. Enfin, je ne crois pas que le voyage transalpin de Goethe ait fait de lui un classique-classique : il en a rapporté un hellénisme fort romantique encore.

Le classique allemand, insistera M. Ziegler dans un autre chapitre de son *Saint Empire* (II, 129 et suiv.), est toujours sur le point de devenir romantique, ou, si l'on préfère, de dégénérer en romantisme. D'autre part, le romantisme allemand n'est jamais assuré de ne pas aboutir au classique le plus pur (ce fut quelque peu la thèse de M. Rouge dans son excellente étude sur la jeunesse de Frédéric Schlegel<sup>4</sup>). Certains caractères ne distinguent pas moins l'une de l'autre des deux attitudes de l'esprit. Les classiques, *encore très engagés dans l'Aufklärung*, estiment plus haut le Conscient avec son activité ordonnatrice et ses résultats solidement assis que l'Inconscient avec ses obscures et confuses impulsions. Et sans doute cela vient-il de ce que tout classique a senti, par sa propre expérience, les *terribles dangers* qui sommeillent dans cette région préconsciente ou subconsciente du Moi ; une expérience qui a été faite par Goethe en particulier. Au contraire, le romantique tend à surestimer l'activité subconsciente du Moi dans laquelle il voit l'origine de toutes les forces productives de l'humanité. Le romantisme est invasion, effraction des puissances subconscientes de l'âme dans le cercle du Conscient ordonné.

Ces dernières explications nous rapprochent enfin quelque peu de la définition fameuse de Goethe à Eckermann, par laquelle le grand lyrique résumait les observations de sa longue vie attentive. Le classique est santé ; le romantique est maladie. Définition excessive d'ailleurs, et qu'il faut savoir interpréter, corriger au besoin, mais qui demeure un utile avertissement à nos contemporains.

## 2. – *La romantique leçon des origines européennes*

Dans le deuxième chapitre de ses *Disciples à Saïs Hardenberg*-Novalis nous montre des voyageurs approchant de toutes parts du

---

<sup>4</sup> [Isaac Rouge, *Frédéric Schlegel et la genèse du Romantisme allemand*, Paris, 1904].

temple d'Isis parce qu'ils aspirent à une révélation plus intime, plus complète de la Nature, et n'espèrent cette initiation que d'une sorte de gnose religieuse, d'un enseignement ésotérique, occultiste ou théosophique dont l'antique sanctuaire garde le secret. L'Évangile de Rousseau, nous dit M. Spenlé dans sa belle étude sur le poète de la fleur bleue, s'exprime hardiment dans ces pages ; même, il est formulé, ajouterai-je, en termes plus expressément, plus conséquemment mystiques, après qu'une génération déjà vient de recueillir avec avidité les enseignements du prophète genevois, et que l'idéalisme allemand a commencé son essor avec Fichte et Schelling.

Que sert à l'homme, se demandent donc les pèlerins en se hâtant vers le temple, que sert ce prétendu savoir dont il s'enorgueillit, s'il s'est éloigné des sources naturelles de la vie ? Il s'agit moins pour lui, ici bas, d'augmenter son savoir abstrait, sa culture factice, que de rétablir dans leur Pureté Primitive les liens

### Die Lehrlinge zu Isis.

1.

#### Der Lehrling.

**M**annigfache Wege gehen die Menschen. Wer sie verfolgt und vergleicht, wird wunderliche Figuren entstehen sehen ; Figuren, die zu jener großen Chifferschrift zu gehören scheinen, die man überall, auf Flügeln, Eierschalen, in Wolken, im Schnee, in Krystallen und in Steinbildungen, auf gefrierenden Wassern, im Innern und Außern der Gebirge, der Pflanzen, der Thiere, der Menschen, in den Lichtern des Himmels, auf berührten und gestrichenen Scheiben von Pech und Glas, in den Feilspänen um den Magnet her, und sonderbaren Conjecturen des Zufalls, erblickt. In ihnen ahndet man den Schlüssel dieser Wunderschrift, die Sprachlehre derselben ; allein die Ahndung will sich selbst in keine feste Formen fügen, und scheint kein höherer Schlüssel werden zu wollen. Ein Alcahest scheint über die Sinne der Menschen ausgegossen zu seyn. Nur augenblicklich scheinen ihre Wünsche, ihre Gedanken sich

qui l'unissaient jadis à l'Univers (panthéistique). Car il fut un âge d'or, une époque d'innocence paradisiaque durant laquelle l'homme restait plus près de la source créatrice, en ressentait les pulsations profondes, en devenait facilement l'organe inspiré. De cette communion plus étroite avec la maternelle déesse Nature, il tenait le don du merveilleux, les pouvoirs de prophétie et de magie. Seuls, quelques rares mortels sont restés dépositaires de la tradition secrète ; ils résident dans le temple d'Isis. J'ajoute que le

mysticisme esthétique, si amplement épanoui en Allemagne pendant les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, accordait le privilège actuel de ce savoir primordial au poète. A l'école des poètes, enseigne Novalis, se mettront en conséquence les modernes néophytes qui désirent participer de *l'Urwissen*.

*À suivre.*

## NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 : Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1<sup>er</sup> octobre 1837.

## SOMMAIRE

### Documents littéraires et témoignages

- Armel Guerne, « Romantisme », d'après un document original, 5 mars 1973.
- *La Wartbourg* (suite), par la comtesse Ida de Hahn-Hahn, *Revue germanique*, novembre 1936.
- Ernest Seillière, « Le romantisme allemand d'après guerre dans l'œuvre de Leopold Ziegler » (suite), *Revue germanique*, 1905.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés

2006-2019